

L'histoire ouvrière au Québec : quelques nouvelles avenues

Robert Comeau

Volume 28, numéro 4, mars 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303397ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303397ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Comeau, R. (1975). L'histoire ouvrière au Québec : quelques nouvelles avenues. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(4), 579-583.
<https://doi.org/10.7202/303397ar>

III

L'HISTOIRE OUVRIÈRE AU QUÉBEC: QUELQUES NOUVELLES AVENUES*

ROBERT COMEAU
Département d'histoire
Université du Québec
à Montréal

Nous serons probablement tous d'accord pour affirmer que l'histoire de la classe ouvrière québécoise commence à peine à s'écrire. Cet engouement actuel des "historiens" pour la classe ouvrière n'est pas le fruit du hasard: les historiens, comme les autres observateurs de la société québécoise, subissent, eux aussi, dans leur travail professionnel, les effets de cet accroissement des luttes de classes. Ils participent à leur manière au développement de la conscience de classe et reflètent les progrès très rapides de la prise de conscience politique que l'on peut observer depuis la fin de la révolution tranquille (1966) et l'échec des "réformes libérales".

Les travaux parus sur l'histoire du mouvement ouvrier québécois en dehors du réseau officiel des universités ont eu le mérite de mettre l'accent sur l'histoire de l'exploitation des travailleurs. Je pense à des travaux comme ceux de Pierre Jauvin¹, d'Evelyn Dumas², de Victor Lapalme et de Bernard Normand³. Les publications des syndicats et des organisations politiques ont commencé à s'intéresser aux luttes passées.⁴

* Communication présentée au Congrès annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, le 25 octobre 1974.

¹ Pierre Jauvin, *Histoire du peuple québécois* (Montréal, 1972), 45 p.

² Evelyn Dumas, *Dans le sommeil de nos os* (Leméac, Montréal, 1971).

³ Victor Lapalme et Bernard Normand, *Travailleurs québécois et lutte nationale*. Texte rénéotypé (janvier 1973), 87 p. Une version révisée a été publiée sous le même titre par les Editions militantes (1974), 175 p. — Voir aussi: En coll., *Les gens du Québec, 1: St-Henri* (Editions québécoises, novembre 1972), 93 p. et *L'histoire des travailleurs de Beauharnois et de Valleyfield* (Editions Albert Saint-Martin, 1974).

⁴ Par exemple, les éditions Mobilisation ont réédité le texte de la revue *Mobilisation* (vol. 3, no 1) sous le titre: *Quelques aspects du début d'un mouvement socialiste à Montréal*, 72 p. — Plus récemment, la revue publiait "Perspectives historiques sur le Parti communiste du Canada" (vol. 4, no 4): 1-20. — L'Agence de presse libre du Québec existe depuis mars 1971. Depuis cette date, l'APLQ a publié 118 numéros hebdomadaires portant sur les luttes des travailleurs du Québec, sur des comités de citoyens, des

Toutes ces publications à caractère non-académique soulignent l'importance de faire connaître à un public aussi large que possible l'histoire des diverses manifestations de la classe ouvrière. Les militants et les syndicalistes attendent beaucoup des travaux des universitaires qui ont déplacé leur centre d'intérêt vers ce domaine, surtout depuis qu'ils savent ces recherches largement subventionnées...

Pour notre part, nos recherches universitaires se sont portées sur l'histoire de la "condition ouvrière" et sur certains aspects politiques du mouvement ouvrier. Je ne veux pas en dresser ici l'inventaire et il est encore trop tôt pour entreprendre une critique de cette production historique. J'aimerais plutôt vous faire connaître certaines avenues nouvelles que nous pourrions commencer à débroussailler ensemble durant le prochain quart de siècle.

Les études portant sur l'expression de la conscience de classe ne devraient-elles pas pouvoir un jour s'appuyer sur une meilleure connaissance de la classe ouvrière et de ses développements objectifs (quantitatifs, nouveaux secteurs, analyse des différentes couches à l'intérieur de cette classe, etc.)? On n'a pas encore vraiment situé la "classe ouvrière" dans l'ensemble de la structure sociale. Les travaux québécois sur les structures sociales et les "groupes sociaux" touchent rarement au troisième tiers du XIXe siècle, même si certains aspects de la condition ouvrière ont été analysés pour cette période. L'article de Gregory S. Kealy⁵ n'aborde que très superficiellement la situation à Montréal.

Si l'on veut connaître l'évolution des manifestations politiques de la classe ouvrière et pouvoir en mesurer l'importance, il faudra poursuivre des recherches sur la formation et le développement objectif des effectifs ouvriers, leur concentration, leur répartition par quartiers, etc. On ne connaîtra vraiment les

groupes de quartier et des informations que ne présentent pas les journaux traditionnels. Depuis décembre 1973, l'APLQ publie le *Bulletin populaire*, un bimensuel d'une trentaine de pages, diffusant des informations provenant du mouvement ouvrier et des couches populaires en lutte contre les patrons du Québec. — On pourrait rappeler ici l'excellent supplément du 1er mai 1973 de *Québec-Press*: "150 ans de luttes ouvrières au Québec".

⁵ Gregory S. Kealy, "Artisans respond to industrialism Shoemakers, shoe factories and the Knights of St. Crispin in Toronto", (avril 1973), 26 p. — Par ailleurs, la communication à la Société historique du Canada de J. T. Copp, "The Condition of the Working Class in Montreal 1897-1920" a été reproduite dans *Studies in Canadian Social History*, éditées par Michiel Horn et Ronald Sabourin (McClelland and Stewart Limited, 1974), 189-212.

classes populaires urbaines que lorsque nous aurons un tableau moins flou des activités économiques (évolution des unités de production, concentration et dimension des entreprises) et de la structure sociale globale (la place qu'occupent les prolétaires par rapport aux artisans et aux boutiquiers). Pour arriver à produire ces synthèses, il faudra entreprendre des monographies par quartiers, villes, secteurs économiques. Il faudra définir des stratégies de recherche.

Quant aux études sur la "condition ouvrière", elles ne devraient pas négliger de situer les données sur les conditions d'habitation, d'hygiène, ou les conditions salariales à l'intérieur d'une analyse des rapports de production. Il faut et il faudra que nous puissions dépasser la description des épiphénomènes ou plutôt des conséquences de l'exploitation. Nous devons aussi dépasser l'approche humaniste qui identifie les ouvriers aux pauvres et aux oubliés de l'histoire.

Peut-être faudrait-il aussi voir les limites des analyses des travailleurs urbains selon différents indicateurs sociaux, à la manière de Jacques Delors⁶. Par exemple, l'étude, à partir d'indicateurs sociaux, permet de mesurer et de comparer des biens de consommation possédés par certaines strates sociales ou par régions (ex.: selon les quartiers, déterminer le nombre d'occupants par pièces et le nombre de personnes possédant des réfrigérateurs, des voitures, etc.). Même si cette méthode permet l'analyse systématique de statistiques socio-économiques, elle en reste à un niveau purement descriptif; elle ne permet de comparer que les "statistiques existantes", i.e. celles que les gouvernements présentent. On peut comparer des taux de chômage par quartiers, des salaires de chefs de famille en corrélation avec des niveaux de scolarité, des niveaux de pratique religieuse ou des taux de pratique du bilinguisme, sans jamais parler de l'exploitation subie par la classe ouvrière, et sans que n'apparaisse évidente la lutte des classes.

De même les études sur les genres d'occupations permettent difficilement de retrouver les "classes sociales". La multiplicité des métiers et des occupations oblige celui qui fait l'analyse à opérer des "regroupements" significatifs qui sont déterminés par ses postulats, son cadre d'analyse. Quel critère sera déterminant? Des libéraux qui refusent d'accorder un rôle déterminant à la propriété ou à la non-propriété des moyens de production pour-

⁶ Jacques Delors, *Les indicateurs sociaux*, Coll. Futuribles (Paris, 1971).

ront accorder une grande importance à la différence entre travailleurs manuels et travailleurs intellectuels et en faire deux "classes" distinctes (cols blancs — cols bleus) ou ne pas considérer les concepts de travail productif et travail improductif. On revient au problème de la définition marxiste ou libérale des classes sociales qui détermine deux types d'analyse. Par exemple, du point de vue marxiste, "classe ouvrière" n'est pas synonyme de "travailleurs manuels" ni de "travailleurs salariés". Si l'on adopte comme définition de la classe ouvrière, les travailleurs qui, 1° ne possèdent pas leurs moyens de production, 2° vendent leur force de travail au capitaliste en créant la plus-value pour le capitaliste et 3° participent au travail de production, il est bien évident, dans ce cas, que les différences de salaires ou de biens acquis de consommation deviennent secondaires de même que les différences de scolarisation ou de prestige attachées à la profession, auxquelles les analyses en termes de stratification sociale des libéraux accordent une grande importance. Du point de vue marxiste, le mode d'obtention du revenu devient beaucoup plus important que la question de l'échelle de salaires.

Les études sur les conditions de vie des travailleurs en restent au niveau de la consommation alors que la manière dont les marchandises sont réparties entre les classes sociales est déterminée par le système de production. De même, les rapports sociaux de production (classes sociales — les rapports de collaboration (entre travailleurs) et d'exploitation qui s'établissent dans la production — dépendent du mode de production. Il me semble qu'une étude sur les conditions de vie de la classe ouvrière devrait s'élargir et tenir compte du développement de la division du travail. Quelle est l'utilisation des techniques qui a donné naissance à des "métiers" nouveaux à mesure que l'on assiste au XIXe siècle au passage de la petite production marchande à la production capitaliste ?

En plus de comparer des échelles de revenus, peut-être faudrait-il et serait-il possible d'étudier concrètement comment s'est faite, dans la formation sociale québécoise, la division du travail au XIXe et au XXe siècles. Par exemple, pourrions-nous étudier comment la production marchande simple des artisans et des producteurs ruraux a été à l'origine du capitalisme québécois. Comment la concurrence a provoqué la ruine et la disparition de certains producteurs indépendants qui sont devenus des prolétaires, alors que d'autres se sont enrichis en devenant des capitalistes, dans des conditions bien spécifiques et historiques ? Comment expliquer que les propriétaires des premiers ateliers

capitalistes aient pu fabriquer à meilleur compte les marchandises et concurrencer avec succès les petits producteurs artisans?

Pourquoi n'étudierions-nous pas concrètement comment s'est opérée, au Québec, la naissance des manufactures: les premiers capitalistes ont-ils réuni dans leur atelier des artisans de différentes spécialités?; ou bien, le capitaliste réunissait-il dans son atelier des artisans (devenus salariés) d'une seule spécialité, mais en décomposant le processus de production?

Dans la phase manufacturière du capitalisme, on sait, pour l'avoir constaté dans les autres pays qui sont passés par cette phase, que le travail à domicile a pris une large extension. Le phénomène du travail à domicile, étudié par Lénine dans le troisième tome de son ouvrage sur le développement du capitalisme en son pays⁷, n'est pas particulier à la Russie du début du XXe siècle. Jean Hamelin et Yves Roby ont étudié l'importance, au Québec, du "sweating system" utilisé dans la confection du vêtement. On pourrait montrer concrètement comment les capitalistes québécois ont tiré avantage du travail à domicile, véritable appendice de la manufacture.

Enfin, comment la manufacture a-t-elle préparé les conditions de passage à la production mécanique? Comment, en accentuant la division du travail, a-t-elle simplifié beaucoup d'opérations et rendu possible le remplacement de l'ouvrier par la machine? On pourrait donc faire l'analyse concrète du développement des manufactures qui a abouti à la spécialisation et au perfectionnement des instruments de travail et a permis de passer des outils manuels aux machines.

On pourrait enfin étudier les conditions concrètes et spécifiques dans lesquelles s'est fait le passage de la manufacture à la grande industrie mécanisée — la révolution industrielle — en montrant toutes les conséquences: l'opposition de plus en plus grande entre travailleurs manuels et travailleurs intellectuels, la plus grande socialisation du travail et l'accentuation de la lutte des classes. On aurait alors une histoire de la classe ouvrière québécoise intégrée à l'histoire économique-sociale du Québec. Il faudra maintenant trouver les moyens de réaliser cette histoire.

⁷ Lénine, *Oeuvres*, tome 3: *Le développement du capitalisme en Russie*. Processus de formation du marché intérieur pour la grande industrie (Ed. sociales, Paris/Ed. du Progrès, Moscou, 1969), 718 p.